

usurpe la place du dieu, l'objet concret se substitue à l'idée qu'il évoque, et toujours la lettre finit par tuer l'esprit. De cette lente dégradation des valeurs spirituelles, la roue bouddhique de la Bonne-Loi nous offre un lamentable exemple. La doctrine et son inséparable symbole se sont propagés de compagnie et maintenus jusqu'à nos jours dans une partie de l'Asie ; et là même où la révolution de la roue ne pouvait plus signifier la prédication d'un nouvel évangile, elle équivalait toujours, prise en son sens figuré, à la récitation des saintes Écritures. Or, comme chacun sait, il n'est point de pratique de piété plus méritoire. Dès lors, pour des gens obtus mais avides de mérites, la tentation était grande de réaliser matériellement la métaphore ; et quel meilleur expédient imaginer que d'enrouler des textes sacrés sur de petits cerceaux de bois ou de métal que l'on fera tourner à longueur de journée ? Ainsi sont nés, à l'usage des moines tibétains et mongols, ces pieux hochets, sortes de crécelles ou de tournettes, faits d'un cylindre mobile autour d'un pivot qui leur sert en même temps de manche. Mais pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? Une roue peut aussi se faire tourner mécaniquement ; et, de déchéance en déchéance, nous aboutissons à ces « moulins à prières », moulins à eau ou moulins à vent, qui, dévidant sans arrêt un chapelet sans fin de banderoles édifiantes, sont censés accumuler les bénédictions sur les couvents lamaïques qui les entretiennent en mouvement... Que penserait le Bouddha — lui, l'ennemi-né de toutes les superstitions — devant ces misérables jouets d'une dévotion barbare et purement machinale ? Sans doute la primitive Communauté n'avait pas prévu que l'incompréhension des symboles pût jamais être poussée si loin et tomber aussi bas.

---